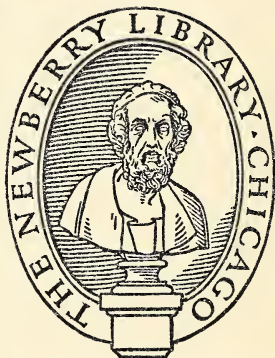



THE NEWBERRY LIBRARY · CHICAGO

LE SECRET, NOUVELLES HISTORIQUES.

AVEC

Le Compliment des Vertus

AU ROY,

Sur la Naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne.



A PARIS,

AU PALAIS.

Chez CHARLES OSMONT, dans la grand' Salle, du costé de la Cour des Aydes, à l'Ecu de France.

M. DC. LXXXIII.

Avec Privilege du Roy.

EXTRAIT

Du Privilege de Roy.

LE Roy par ſes Lettres Patentes, données à Verſailles le 24. Nov. 1682. ſignées JUNQUIERES; & ſcellées; a permis au Sieur *** de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choiſir, un Livre par luy composé, intitulé *Le Secret*, pendant le temps & eſpace de ſix ans : Faiſant deffences à tous Imprimeurs, Libraires & autres, de contrefaire, ny faire contrefaire ledit Livre, à peine de trois mil livres d'amende, confiſcation des exemplaires, & autres peines

portées par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de cette Ville de Paris, le 2. Decembre 1682. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roy, du 27. Fevrier 1665. à la charge que ledit Livre sera debité par un Libraire ou Imprimeur, suivant les Reglemens & Ordonnances.

Signé, C. ANGOT, Syndic.

Et ledit Sieur *** a cedé le present Privilege à Charles Osmont, pour en joüir pendant le temps porté par iceluy, suivant d'accord fait entr'eux.

LE



LE SECRET.

IL n'y a point de qualité si necessaire à un jeune homme qui veut s'avancer à la Cour que d'estre Secret ; l'Esprit, la Valeur, l'Adresse, & les Sciences mêmes, deviennent la pluspart du temps inutiles à ceux qui n'ont point de Secret ; au lieu qu'un homme d'un esprit mediocre, impose beaucoup, en gardant un silence austere : Il y a même autant de politique à sçavoir se taire qu'à bien parler, & souvent on presume plus de celuy qui ne dit mot, que d'un au-

tre qui parle bien. Le Secret eſt d'une ſi grande importance, que nous voyons tous les jours que les entrepriſes les plus difficiles ont un heureux ſuccez lors qu'elles ſont conduites ſecretement, & les affaires qui nous paroiſſent infaillibles manquent ſouvent pour avoir eſté publiées avant le temps ; on ne ſe repent jamais d'avoir gardé le Secret, & on a mille & mille exemples de pluſieurs grands Hommes qui ſe ſont perdus pour avoir trop parlé: Celuy qui dit ſon Secret à quelqu'un, ſe met à ſa diſcretion, & demeure toujours dans l'inquietude, que ſon amy n'ait la même foibleſſe pour un autre, qu'il a euë pour luy. Le Secret eſt l'ame de toutes les plus grandes affaires, & quelque merite qu'un homme ait, il n'eſt capable de rien s'il ne ſçait ſe taire : On a trou-

trouvé tant d'exercices differens pour former l'eſprit & le corps des jeunes gens, & on ne s'eſt point encore aviſé de leur donner des Maiſtres, qui leur apriſſent à eſtre ſecrets; car il eſt certain qu'un pareil exercice en corrigeroit pluſieurs qui parlent trop, par un defaut de temperament.

Les Romains, ces grands Hommes, qui étoient les Maiſtres de l'Univers, inſtruiſoient ſi bien leurs enfans à eſtre ſecrets, que le jeune Papyrius ayant eſté admis dans le Senat, en conſideration des ſervices de ſon pere, & des eſperances qu'on avoit conceuës de ſon merite particulier; ſa mere qui étoit curieuſe, comme le ſont la pluſpart des femmes, s'imagina qu'elle ſçauroit à l'avenir toutes les Déliberations du Senat, par le moyen de ſon jeune fils. Auſſi-toſt qu'il

fut de retour dans ſa maiſon, elle l'appella en particulier, & aprés avoir mis en uſage toutes les flatteries artificieuſes qu'elle pût s'imaginer, elle le conjura de luy aprendre ce qui avoit eſté dit dans le Senat; Le jeune Romain, qui ne pouvoit reſiſter aux careſſantes importunitez de ſa mere, & qui ſçavoit auſſi qu'il ne falloit pas publier le ſecret du Senat, feignit de ſe rendre à ſes inſtances, & luy avoüa qu'on avoit mis en déliberation, s'il étoit plus convenable pour le bien de la Republique, que les hommes euſſent deux femmes, ou que les femmes euſſent deux marys; que cependant, aprés pluſieurs avis differens, l'affaire étoit demeurée indeciſe juſqu'à la premiere Aſſemblée. Cette femme ravie d'avoir appris un ſecret qui luy paroiſſoit ſi impor-
tant

tant pour ſon ſexe, remercia ſon fils, en l'embraſſant à pluſieurs repriſes; & ſans perdre un moment de temps, alla voir les plus conſiderables Dames de Rome, elle leur apprit ce qui avoit eſté agité dans le Senat, & les exhorta par mille raiſons, qui avoient toutes rapport à l'intereſt du ſexe, d'emploïer leur credit & leur adreſſe pour faire décider la choſe en faveur des femmes. Toutes les Dames allarmées de cette nouvelle, agirent avec la meſme ardeur que la mere du jeune Papyrius; elles n'oublierent ny ſoins, ny prieres, ny careſſes, pour gagner les ſuffrages de leurs prétendus Juges: Les Senateurs ſurpris des preſſantes ſollicitations de leur femmes & de leurs amies, s'entreregarderent tous le lendemain, lors qu'ils furent aſſemblez, & chacun s'i-

maginoit de rire avec ſon amy de la ridicule priere de ſa femme; mais ils s'apperceurent en un moment qu'ils avoient eſté tous ſollicitez, & ayant eſté informez que c'eſtoit une adreſſe du jeune Papyrius, pour ſe défaire des importunitez de ſa mere, qui vouloit luy arracher le Secret du Senat: ils le comblerent de mille loüanges, & ordonnerent qu'il auroit à l'avenir voix déliberative, quoy qu'il eût long-temps à attendre pour avoir l'age reglé par les Loix; mais on ordonna en même temps, que les jeunes gens n'entreroient plus à l'avenir dans le Senat.

On s'eſt ſervy juſqu'à preſent de l'exemple des Romains, pour authoriſer les choſes qu'on vouloit prouver, & il falloit foüiller dans les Tite-Lives, les Plutarques, & le Tacites, pour aprendre les vies de ces grands Hom-

mes de l'antiquité. Heureuse noſtre poſterité, qui n'aura pas beſoin de tous ces exemples éloignez, un ſeul livre ſuffira pour s'inſtruire, & la ſeule vie de LOUIS LE GRAND, fournira mille exemples fameux de valeur, de Juſtice, de bonne conduite, & d'un Secret impenetrable : Si quelqu'un veut faire à l'avenir le penegyrique du Secret,& montrer comme les grands Hommes ont apris à leurs enfans à eſtre ſecrets, il n'ira point chercher d'exemples à Rome, & il n'aura pas beſoin de parler de la Statuē du Dieu du Secret, que les Anciens mettoient aux portes des Palais, avec un doigt ſur les lévres; cela eſt trop myſterieux, il dira ſeulement que le plus grand de tous les Roys deſirant inſtruire ſon Fils des affaires de l'Eſtat, & luy fai-

re comprendre à même temps qu'il falloit être fort secret, il luy dit quelque temps auparavant de le faire entrer au Conseil; Dans trois mois vous entrerez au Conseil, si pendant ce temps-là il n'y a personne que qui le sçache que vous & moy: Le jeune Prince penetré de ce discours, en fit un si bon usage, qu'il merita peu de temps aprés d'entrer dans la pluspart des autres Conseils.

Il pourra dire encore que ce sage Monarque conduisoit ses affaires avec tant de secret, que lors qu'il marchoit pour faire un siege, il donnoit également de la jalousie à toutes les Villes voisines, & ses ennemis étoient si peu informez de ses desseins, qu'ils retiroient souvent des Troupes de la Place qu'il avoit resolu d'assieger, pour les jetter dans d'autres ausquelles il ne pensoit pas. Il est cer-

certain que ceux qui examineront avec des-interessement les grandes actions de ce Heros; ne seront point surpris, qu'il ait fait trembler pendant la guerre une grande partie des Puissances de l'Univers liguées contre luy; mais il paroistra surprenant, & presque incroyable, que dans une paix profonde, ses parties de chasse ayant donné de l'ombrage aux plus fortes places de l'Europe & de l'Afrique, le seul voyage que ce Prince a fait à Chambor sans autre dessein que de se divertir à la chasse, a allarmé presque toute la terre, Alger en a tremblé, & l'Europe a esté plusieurs jours en suspens & en crainte, en attendant les suites de cette promenade: les courtisans qui ont l'honneur de l'approcher, qui connoissent parfaitement son cœur, & la deference qu'il a pour

la Religion, n'y ont pas esté trompez un moment, jugeant bien que ce genereux Monarque n'entreprendroit rien en Europe, pendant que les armées des Turcs ravagent la Hongrie.

Il faut du secret presque dans toutes les actions de la vie, & on ne réüssit jamais sans cela; il en faut en amour comme à la guerre, & il arrive souvent que l'indiscretion détruit en un moment tous les progrez que l'esprit, la bonne mine & de longs services auroient fait auprés d'une Dame.

Un Courtisan d'une naissance illustre, d'une mine distinguée, & d'un esprit fort insinüant, avoit un talent si merveilleux, pour gagner les bonnes graces des Dames, qu'il ne manquoit presque jamais de réüssir toutes les fois qu'il vouloit s'attacher bien serieusement; ces heureux succez luy

luy donnerent tant de presomption qu'il resolut d'attaquer une de ses femmes du monde qui sont au dessus de tout, & qui par leur merite & par leur bonne conduite ne sont acquis une reputation qui n'est plus sujette aux jugemens du public. D'abord la Dame se mocqua des empressemens du Cavalier, & resolut de s'en divertir, parce qu'elle luy trouvoit beaucoup d'esprit; dans les suittes elle fut si satisfaite de ses conversations qu'elle avoüa qu'elle ne pouvoit plus souffrir celles des autres hommes, & elle le prioit toûjours d'être chez elle le plus souvent qu'il le pourroit, sans pourtant qu'elle songeât à autre chose qu'à profiter de la conversation d'un homme de si bonne compagnie : cependant les qualitez de son esprit luy firent remarquer sa bonne mine, & elle

s'aperçeut insensiblement que ce Courtisan étoit le maistre de son cœur; dans les commencemens elle eût honte de sa foiblesse tâchant d'en oster la connoissance au courtisan, & de se la cacher à elle même s'il luy eût été possible, mais le commerce continuel qu'ils avoient ensemble, augmentoit chaque jour l'estime que la Dame avoit pour le Cavalier, elle ne laissoit pas de se desfaire avec adresse de ses importunitez & de luy persuader par mille beaux raisonnemens que le veritable amour consistoit à s'aymer toûjours sans crime: tous ces discours si éloignez en apparence de la conclusion donnoient beaucoup d'inquietude au Cavalier; neantmoins le parfaite connoissance qu'il avoit de l'humeur de la pluspart des femmes qui se rendent enfin aux soins & à une longue

gue perſeverance, l'obligea de continüer à voir celle qu'il aimoit, où qu'il feignoit d'aimer, ayant fait de nouveaux efforts pour en obtenir quelque legere faveur, elle luy declara avec cette liberté ſi ordinaire aux femmes du monde, qui ont un certain eſprit qu'il l'avoit reduite en un tel eſtat que s'il n'avoit un peu d'indulgence pour elle, il alloit la rendre la plus mal-heureuſe femme du Royaume, puiſqu'elle ſentoit bien qu'il luy étoit impoſſible de reſiſter plus long-temps à ſon merite & à ſa bonne mine: elle le conjura enſuite de ne triompher pas de ſa foibleſſe, & de differer du moins quelque jours juſqu'à ce qu'elle eût trouvé une occaſion favorable qu'elle luy promit de chercher; le Cavalier tranſporté de joye de voir un ſi prompt & ſi agreable changement

gement, avoit peine à croire ce qu'il entendoit, & en auroit mesme doûté, si les petites libertez qu'elle luy permit ne luy eussent fait juger qu'à la premiere occasion il pouvoit tout esperer: Pendant que la Dame prenoit des mesures pour luy procurer cét heureux moment, le Courtisan s'estant un jour rencontré avec deux autres hommes de la Cour qui l'avoient veû par hazard parler à cette Dame, ils luy firent des plaisanteries sur ces amours, avec d'autres femmes, en luy conseillant de ne perdre pas son temps auprés de celle-cy qui étoit d'une humeur fort differente de toutes celles qu'il connoissoit; le Cavalier qui avoit plus de vanité que d'amour, leur répondit d'une maniere à leur laisser entendre qu'il n'estoit pourtant pas mal avec elle, ils ne le crurent

rent point, & le tournerent en ridicule, & l'un des deux trouva cela ſi peu vray-ſemblable qu'il ne fit point de difficulté d'en parler à la Dame, s'imaginant d'en rire avec elle; la Dame eut l'adreſſe de diſſimuler ſon deſeſpoir & feignit de le recevoir en plaiſanterie; mais dans ſon ame elle fut ſi oûtrée de l'indiſcretion du Cavalier qu'elle paſſa en un inſtant d'un amour fort tendre, à une haine implacable, & bien loin de luy pardonner elle n'a jamais voulu le voir ny entrer en aucune explication avec luy. Voila comme ce Cavalier ſe trouva fruſtré pour un moment d'indiſcretion de toutes les recompenſes qu'il avoit meritées par ſon eſprit, par ſa bonne mine, & par ſes longs ſervices.

On aime dans les autres qualitez qu'on n'a pas ſoy-meſme, les

les femmes qui naturellement ne ſont pas ſecretes preferent neantmoins le commerce d'un homme ſecret avec un eſprit mediocre à celuy d'un autre qui auroit mille avantages ſur le premier, & qui ne ſeroit pas en reputation d'eſtre ſecret; la curioſité eſt preſque inſeparable de ce beau ſexe, & les perſonnes trop curieuſes ſont rarement ſecretes, parce que l'envie qu'elles ont de ſçavoir le ſecret des autres fait qu'elles abandonnent facilement le leur.

Un Pape de qui le nom ne fait rien à mon hiſtoire, ayant eſté élevé à cette ſupréme dignité, dans un âge déja avancé n'avoit preſque plus d'autre plaiſir que de viſiter ſouvent une de ſes Sœurs, qu'il aimoit tendrement, & qui eſtoit Superieure d'un Convent dans Rome, les Religieuſes ravies de voir tous les

jours le Souverain Pontife à leur porte ; en devinrent ſi orgueilleuſes, qu'à peine vouloient-elles recevoir les viſites de leurs anciens Amis ; le Pape leur accorda pluſieurs graces conſiderables à la priere de ſa Sœur : toutes ces marques de faveur leur donnerent tant de vanité qu'elles crurent de pouvoir ſe paſſer à l'avenir de Directeurs, & perſuaderent à leur Superieure qu'elle eſtoit bien plus capable de les gouverner que tous les plus habiles Docteurs de Rome : la Superieure gagnée par les flatteries des Religieuſes conſentit à les diriger, & comme il n'y a point d'extremité où l'ambition ne porte les femmes lors quelles les ont une fois pris l'eſſor, ces Nonces mirent encore dans la teſte à leur Superieure qu'il falloit qu'elle demandaſt au Pape le pouvoir de confeſſer ; la

Su-

Superieure perſuadée qu'elle avoit toutes les qualitez neceſſaires pour s'acquitter dignement de cét employ, puiſque ces Sœurs l'en aſſeuroient, leur promit de le demander. A la premiere viſite que le Pape luy fit, elle le ſupplia inſtament de luy accorder encore une grace ; le Pape qui eſtoit bien aiſe de luy faire plaiſir, luy témoigna que la choſe ſeroit bien difficile ſi elle ne l'obtenoit. La Superieure ne fut pas ſatisfaite de cette réponſe, & fit de nouvelles inſtances, afin que le Pape luy accordaſt ſa demande avant de ſçavoir dequoy il s'agiſſoit : enfin aprés qu'il luy eut donné de grandes eſperances, elle luy exagera le mal-heur de leur condition, qui les aſſujettiſſoit aux hommes, & particulierement à des Confeſſeurs, à qui elles eſtoient obligées de confier

fier toutes leurs foibleſſes ; qu'il ſeroit bien plus à propos de donner aux Superieures le pouvoir de confeſſer puiſque cela épargneroit ſouvent la pudeur des Religieuſes qui vivroient enſuitte ſur la terre avec la meſme pureté, que les Anges dans les Cieux ; car n'ayant plus beſoin du ſecours des hommes elles ſe trouveroient entierement delivrées de leurs ſoins artificieux, & romproient toute ſorte de commerce avec eux : le Pape ſurpris d'une demande ſi ridicule, ne laiſſa pas de luy répondre avec beaucoup de bonté, que l'affaire eſtoit d'une ſi grande conſequence, qu'il falloit l'examiner meurement avant que de rien reſoudre, qu'elle pouvoit neantmoins en attendre un ſuccez favorable ; la Superieure en rendit compte à ſes Sœurs, qui ſur cette réponſe

ſe flatterent qu'elles confeſſeroient toutes au premier jour.

Le Lendemain le Pape retourna voir ſa Sœur, & aprés une longue converſation; il tira une boête de ſa poche qu'il luy donna à garder; & luy recommanda de la conſerver ſoigneuſement; & ſur toutes choſes de ne la point ouvrir: auſſi-toſt qu'il fut party toutes les Religieuſes s'aſſemblerent à l'entour de la Superieure qui aprés leur avoir apris, qu'elle attendoit une bonne iſſuë de ſon affaire, leur dit en grand ſecret que le Pape venoit de luy donner à garder une boête de grande conſequence: mais qu'il luy avoit fort recommandé de ne la point ouvrir; les defferences du Pape ne ſervirent qu'à augmenter la curioſité naturelle des Religieuſes, chacune étoit en peine de ſçavoir ce qu'il y avoit

dans

dans la boête, une des plus anciennes proposa que puisque la Communauté estoit dans une si parfaite union elles auroient toutes le mesme soin de garder le secret, & qu'ainsi il n'y auroit pas de danger d'ouvrir la boête, asseurées que le Pape ne le découvriroit jamais : Toutes les Religieuses furent du sentiment de l'ancienne, & la Superieure qui avoit beaucoup de deference pour son chapitre, & peut-estre plus de curiosité que toutes les autres, consentit à leur donner cette satisfaction ; la boête fut ouverte & il en sortit une Linotte au grand étonnement de toutes les Nones ; qui demeurerent si troublées que la Linotte eut le temps de gagner la Campagne. Le Pape qui avoit preveu ce qui en arriveroit retourna sur ses pas dans le Convent, qu'il trouva

fort allarmé; & ſans témoigner qu'il y prît garde, il dit à ſa Sœur, qu'il avoit changé de ſentiment & qu'il vouloit emporter ſa boête : La Superieure eut recours aux larmes & ſe jetta à ſes pieds, en luy demandant grace: toute la Communauté pleura tant; il eſt vray que les larmes couſtent peu aux Dames; le Pape aprés leur avoir fait une ſevere reprimande ſur leur trop grande curioſité, leur pardonna à condition qu'elles ne ſongeroient plus à confeſſer.

Dans tous les ſiecles on a accuſé les femmes de n'avoir point de ſecret; il faut croire que cela ne regarde que les perſonnes du commun; car les Dames que nous voyons aujourd'huy à la Cour cacherent ſi bien ce défaut; & le reparent meſme par tant de bonnes qualitez, qu'elles pour-

ront détruire avec le temps cette prevention generale, car il eſt certain que les Dames ont plusieurs avantages ſur les hommes, & ce beau ſexe ſeroit infiniment au deſſus du noſtre s'il eſtoit plus ſecret, s'il pouvoit ſouffrir la mauvaiſe fortune avec patience & ſoûtenir la bonne ſans orgueil. Y a t'il rien de comparable à une femme qui eſt exempte de tous les defauts de ſon ſexe & qui en a toutes les bonnes qualitez; ne voyons nous pas une grande Reyne qui eſt le modele des vertus, ſa pieté & ſa bonne conduitte ſont venuës à un point que les hommes ordinaires auſſi-bien que les grands Princes, la donnent tous les jours pour exemple à leurs femmes; enfin l'on peut dire que c'eſt l'honneur de ſon ſexe, ſes vertus ſont d'un ſi grand prix qu'elles contrebalancent en

quelque façon les defauts des autres femmes. J'en pourrois designer encore d'autres qui ne sont point ébloüies de l'éclat des dignitez, que les honneurs n'ont point changées, & qui vivent dans la mesme moderation, au milieu d'une grande faveur, que dans une fortune mediocre.

Mais revenons au secret, il est aisé de justifier par plusieurs exemples que les Dames ont toujours eu une estime particuliere pour les hommes qui avoient la reputation d'estre secrets.

Une Dame qui avoit une aversion extréme pour un Cavalier qu'elle regardoit comme le confident de son mary, luy rendit en cent occasions tous les mauvais offices que sa haine, & peut-être sa jalousie luy inspirerent; quelque temps aprés elle apprit que ces deux amis étoient fort mal ensem-

ſemble, & meſme que celuy qu'elle haïſſoit ſi fort avoit de grandes raiſons de ſe plaindre de ſon mary: la Dame s'imaginant de profiter de la colere du Cavalier luy fit parler par un des meilleurs amis, & n'oublia rien pour tâcher à découvrir par le moyen de ce confident irrité quelque choſe qu'elle vouloit ſçavoir des intrigues de ſon mary; mais le Cavalier malgré les fortes raiſons qu'il avoit de ſe plaindre de ſon ancien amy luy garda toûjours le ſecret avec la derniere fidelité, ce qui donna tant d'eſtime pour luy à la Dame qu'elle changea de ſentimens, & mit toutes choſes en uſage pour devenir de ſes amis; elle a meſme dans les ſuittes beaucoup contribué à ſa fortune: enfin on pourroit faire pluſieurs volumes de tous les avantages qui ſe trou-

vent à garder le ſecret , auſſi-bien que de tous les mal-heurs qu'attirent l'indiſcretion.

Ce n'eſt pas en amour ſeulement que le ſecret eſt important & neceſſaire ; il en faut pour faire fortune, & je me ſouviens toûjours de l'hiſtoire d'un Roy d'Eſpagne qui ayant jetté les yeux ſur un Courtiſan qu'il affectionnoit beaucoup , pour luy faire remplir une des premieres charges de l'Eſtat ; deſirant neantmoins de faire les choſes avec juſtice, & voulant garder des meſures avec celuy qui la poſſedoit, il reſolut de ne rien precipiter, il ſe fit un plaiſir cependant d'apprendre cette bonne nouvelle par avance au Courtiſan qu'il deſtinoit à cét employ, il le fit appeller pour l'en informer, & aprés luy avoir appris ſon deſſein avec des expreſſions plus obli-

gean-

geantes mille fois que la grace qu'il luy faisoit esperer, il l'asseura qu'il feroit infailliblement reüssir son affaire dans huit jours, pourveu qu'il eût la force de garder le secret pendant le peu de temps qu'il venoit de luy marquer; le Courtisan se retira penetré des bontez de son maître; mais il luy fut impossible de soutenir un seul jour le poids de sa bonne fortune, il en fit part à un homme qu'il regardoit comme le meilleur de ses amis: celuy-cy qui avoit de grandes relations avec un des parens de l'homme qu'on vouloit déposseder, l'informa de tout ce qui se passoit, toute la famille allarmée de perdre un poste si considerable alla se jetter aux pieds du Roy qui fut obligé de le continüer dans cet employ, & comme les grands Roys accompagnent toûjours les graces qu'ils

ſont de quelque diſcours obligeant, il declara qu'il n'avoit jamais penſé à le depoſſider. Depuis ce temps-là il n'eut plus d'eſtime pour le Courtiſan qu'il avoit tant affectionné, & oublia tous les ſentimens avantageux qu'il avoit eu pour luy, jugeant bien qu'un homme qui ne pouvoit pas garder un ſecret ſur une affaire où il s'agiſſoit de ſa fortune, n'eſtoit capable de rien.

C'eſt par le ſecret que les Ducs de Bragance ont eſté reſtablis ſur le thrône de Portugal, & l'affaire fut conduite ſi ſecretement, que ſans que perſonne en fut adverty, la proclamation s'en fit en meſme jour & à même heure dans toutes les Villes du Royaume: On porta cette agreable nouvelle au nouveau Roy qui attendoit dans ſa maiſon de Villaviciosa le ſucces de ſe qui ce ſeroit paſſé

passé à Lisbonne, avec cette inquietude que peut avoir un homme qui n'a plus d'autre party à prendre que de monter sur le thrône, ou sur un échafaut; on dit mesme que sa femme qui avoit le cœur fort haut, le voyant dans de grandes perplexitez luy dit qu'il estoit plus honorable, aprés les démarches qu'il avoit faites, de mourir Roy sur les remparts de Lisbonne, que de vivre Duc de Bragance.

Venise cette Republique si noble & si florissante qui va de pair avec les Roys, n'est parvenuë à cette grande puissance où nous la voyons que par le secret; les deliberations du Senat sont si secrettes que les estrangers n'ont jamais la moindre connoissance de ce qui s'y passe, & on a veu sur un simple soubçon de n'estre pas secret enlever un noble de sa

maiſon, le coudre dans un ſac, & le jetter dans la Mer. Il eſt conſtant que les nobles Venitiens n'ont jamais aucun commerce avec les étrangers qui ſont dans leur Ville, & moins encore avec les Miniſtres des teſtes couronnées.

Il ne faut pas eſtre moins ſecret à la guerre que pour reüſſir en amour ou pour faire fortune. Un general d'Armée ou meſme un Officier qui commande une troupe & qui ne ſçait pas cacher ſes deſſeins eſt à demy battu, car quelque entrepriſe qu'il veille faire, les ennemis qui ſont preparés à le recevoir par les avis qu'ils ont eu de ſes reſolutions ont preſque toûjours de l'avantage ſur luy.

Nous avons veu de nos jours un Gouverneur d'une place frontiere qui eſtoit une homme intrepide & fort entreprenant, qui avoit

voit continuellement les yeux ouverts pour tâcher à ſurprendre une petite place ennemie qui incommodoit beaucoup la ſienne ; il s'appliqua pendant tout un hyver à trouver moyen d'en affoiblir la garniſon, en faiſant enlever tous les partis qui en ſortoient, & en procurãt aux ſoldats mille facilitez pour deſerter : il eut meſme l'adreſſe de mettre dans ſes interêts un Officier qui eſtoit ſon priſonnier, qui s'engagea de luy livrer une des portes la premiere fois qu'il ſeroit de garde : l'entrepriſe eſtoit à la veille d'eſtre executée, & l'Officier avoit déja fait ſçavoir le jour qu'il monteroit la garde, lorſqu'un homme de la Ville ayant eu beſoin d'un paſſe-port alla ſe plaindre à ce Gouverneur, que le Commandant de la petite place le luy avoit refuſé ; quoy qu'il l'eût demandé de ſa part : Le

Gouverneur emporté par un mouvement de colere & de vanité, eut l'indiſcretion de luy répondre qu'il ne devoit pas s'en mettre en peine; & que dans vingt & quatre-heures il n'en auroit plus beſoin; ces paroles furent raportées au Commandant de la petite place, qui jugeant bien qu'elles n'avoient pas eſté dites ſans myſtere, changea tous les coups de garde, examina les Officiers & ſe donna tant de ſoins qu'il découvrit enfin l'intelligence; le Gouverneur s'eſtant preſenté à la porte avec ſa troupe à l'heure qu'on luy avoit marquée, fut vigoureuſement repouſſé, perdit beaucoup de monde & courut riſque d'être tué luy meſme, tout cela pour n'avoir pas eu la force de garder le ſecret encore deux jours.

Le ſecret eſt neceſſaire dans

ton-

toutes les conditions de la vie; mais particulierement aux grands qui doivent eſtre beaucoup plus ſecrets que les perſonnes ordinaires; tout ce qu'ils diſent eſt remarqué, & on donne quelquefois des explications ſi differentes à leurs paroles qu'elles ne ſignifient plus la meſme choſe dans la bouche d'un autre. Un homme ordinaire qui n'eſt pas ſecret, tombe indubitablement dans le mépris; tout le monde l'évite & cent bonnes actions ne ſçauroient reparer le tort qu'il s'eſt fait par une indiſcretion; il arrive même que la pluſpart du temps on ne prend pas garde au bien, au lieu qu'on a toûjours les yeux ſur ſes defauts. Il y a cependant des occaſions où l'on ſe trouve engagé par des devoirs indiſpenſables de dire ſon ſecret à des puiſſances qui ne le gardent pas, & comme les

grands n'ont jamais tort, le blâme tombe ſur le plus foible, qui a le mal-heur de paſſer pour indiſcret, ſans pourtant qu'il l'ait merité.

Le ſecret eſt ſi fort à la mode à la Cour, que la pluſpart des perſonnes qui ont les lettres à écrire, dans les Provinces, qu'il faut neceſſairement remplir de nouvelles bonnes au mauvaiſes vont exprés à Paris pour en apprendre. La mauvaiſe conduite des Princes ou du moins de ceux qui dirigent un Etat donne toûjours matiere de raiſonner dans les Cours; chacun parle de ce qu'il auroit fait en pareille occaſion: Il n'y a qu'en France, où mille & mille bons ſuccez ont fait ſupprimer cette ſorte de diſcours, tout ce que le Roy entreprend eſt ſi bien penſé, les meſures en ſont priſes ſi juſtes, & executées avec tant

tant d'ordre & de valeur, que les plus habiles raiſonneurs demeurerent confondus, & ſont obligez de convenir que ce grand Monarque a des qualitez pour gouverner, qui paſſent la portée de l'eſprit des autres hommes : il faut dire auſſi que les courtiſans ont une ſi grande confiance ſur toutes les entrepriſes du Roy qu'on ne raiſonne jamais ſur le ſuccez, & toute l'étenduë des plus grands raiſonnemens ne va qu'à ſçavoir s'il entreprendra quelque choſe, car il ne ſe trouve jamais deux avis ſur l'évenement.

Un grand Prince qui avoit des Agens dans toutes les Cours de l'Europe, pour luy donner avis de ce qui s'y paſſeroit, n'étoit jamais content de celuy qu'il entretenoit en France, qu'il ne luy mandoit les nouvelles que lors qu'el-

qu'elles étoient publiques ; aprés en avoir revoqué deux de suitte en fort peu de temps pour le même sujet, il envoya un troisiéme qui lui paroissoit avoir plus d'esprit que les deux precedens, ce dernier ne le satisfaisoit pas mieux que les autres, parce qu'il trouvoit tant de secret par tout, qu'il luy estoit impossible de rien découvrir qui ne fût public. Le Prince le menaça de le rappeler puis qu'il ne luy servoit de rien en France; l'Agent qui craignoit de perdre son employ, & qui avoit déja remarqué que le Roy n'entreprenoit rien qu'il ne réüssit, s'avisa d'un expedient pour satisfaire l'avide curiosité de son Maistre; car toutes les fois que le Roy assiegeoit une place il écrivoit à son Prince que le Roy avoit pris une telle place, & s'il faisoit marcher son armée pour

aller faire lever un siege aux ennemis, il écrivoit par avance que l'armée du Roy avoit fait lever un tel Siege ; le Prince qui voyoit que l'ordinaire suivant on luy confirmoit de toutes parts les mêmes choses que son Agent luy avoit écrites huit jours auparavant, jugeoit qu'il estoit mieux informé que tous les autres, & ces avis prematurés luy donnerent tant d'opinion de l'intrigante habilité de son Agent qu'il l'a toûjours continüé dans son employ, & mesme lors que Madame la Dauphine fut en terme d'accoucher, cét Agent, qui remarqua que le Roy souhaittoit qu'elle eût un Prince, ne fit point de difficulté d'écrire à son Maistre huit jours avant la naissance de Mr. le Duc de Bourgogne, que Madame la Dauphine estoit accouchée d'un Prince, mais qu'on tenoit encore

re la chofe fecrete, parce que le Roy n'avoit pas decidé quel nom il luy donneroit, & qu'il attendoit mefme le retour d'un Courrier pour fe déterminer; ce Prince qui apprit huit jours aprés la nouvelle de cette heureufe naiffance par mille avis differens, s'imagina que fon Agent avoit de grandes intrigues à la Cour.

Il eft certain que les Etrangers n'apprennent jamais rien des deffeins du Roy que par les évenemens, & les François vivent dans une fi grande feureté qu'il n'y a plus que de petits efprits qui s'embaraffent de raifonner fur les affaires de l'Eftat.

Un homme de la Cour ayant trouvé moyen de découvrir un deffein que le Roy premeditoit alla voir un autre Courtifan de fes amis, & luy dit, qu'il vouloit luy donner une marque de confiance

fiance & de la forte amitié qu'il avoit pour luy, en luy aprenant un ſecret de l'Eſtat qui n'étoit encore ſçeu de perſonne, & qui éclatteroit dans peu de temps, cét amy qui eſtoit un homme fort ſage luy répondit froidement, qu'il n'avoit aucune curioſité de le ſçavoir; le Courtiſan ſurpris de cette réponſe crût qu'il doutoit peut-eſtre qu'il en fût informé de bonne part, & cherchant à le convaincre, il commença à luy expliquer de quelle maniere il l'avoit apris : ſon amy l'interrompit, & luy demanda s'il avoit envie que ce deſſein dont il vouloit luy faire confidence euſt un ſuccez favorable; le Courtiſan luy répondit qu'il y contribuëroit de ſon ſang & de tout ſon biens s'il eſtoit neceſſaire : & pourquoy donc luy repliqua ſon amy vous tourmentez-vous à y apporter des obſta-

obſtacles en devulguant un ſecret que le Roy prend tant de ſoin de cacher, le Courtiſan confondu par une réponſe ſi ſage, admira la moderation de ſon amy, & luy promit aprés pluſieurs diſcours de n'en faire confidence à perſonne: ils convinrent meſme qu'un ſage Courtiſan ne doit jamais ſe méler de penetrer dans les ſecrets de l'Eſtat, & qu'il ne ſçauroit mieux marquer le profond reſpect qu'il a pour le Roy qu'en cachant à tout le monde ce qu'il pourroit avoir découvert par ſon habilité, par ſa penetration, ou par une longue experience.

Les Miniſtres qui ſervent le Roy avec un zele, un ſecret & une émulation ſans exemples, ont encore ce diſcernement de choiſir ſi bien ceux qu'ils ſont obligez d'employer auprés d'eux, qu'on leur void pratiquer à tous un

un ſilence auſtere, & la pluſpart eſcoutent les nouvelles avec la meſme indifference que des Religieux qui auroient fait vœu de n'entendre jamais parler des affaires du monde.

Il y a des occaſions où le ſecret eſt tellement neceſſaire, qu'un Prince ou même un Chef s'exposeroit à tout perdre s'il ne ſçavoit le garder, nous en avons veu de nos jours pluſieurs exemples.

Ce qui ſe pratiqua à Meſſine lorſque le Roy en voulut retirer ſes troupes, paſſera dans la poſterité pour un exemple d'un ſecret incroyable, cét affaire fut conduitte ſi ſecrettement, que toutes les portes de la Ville & des Places voiſines furent relevées par les gens du païs, les troupes, les munitions & meſme les malades ſe trouverent embarquez ſans que les Meſſinois, les trouppes,

ny les Officiers des Vaiſſeaux en euſſent aucune connoiſſance.

Le Secret eſt le mobile de tous les grands deſſeins & meſme de tous les plaiſirs ſenſibles, il favoriſe les amans comme les heros, & cache une infinité de foibleſſes qui ſeroient d'une dangereuſe conſequence ſi elles eſtoient publiées.

Un jeune Marquis qui eſtoit bien fait, & qui avoit beaucoup d'eſprit, ſçeut ſi bien profiter de ces deux avantages, qu'il trouva moyen de plaire à une fille d'une condition diſtinguée & d'une beauté ſinguliere; aprés qu'ils ſe furent donnez mille aſſeurances reciproques de leur paſſion ils s'abandonnerent à l'amour, avec cette confiance ſi ordinaire aux perſonnes qui s'aiment tendrement; leur commerce fut ſi ſecret qu'ils paſſerent pluſieurs

mois ſans que perſonne en eût connoiſſance ; cependant comme les plus grandes felicitez ſont de peu de durée, ils s'aperçeurent que leurs entretiens ſecrets commençoient à produire des effets qui pourroient bientoſt devenir publics ; la Demoiſelle devint groſſe, & ſa groſſeſſe fut accompagnée de toutes les reflexions que peut faire une fille de qualité qui eſt en pareil eſtat ; elle jugea que ſes parens alloient devenir ſes perſecuteurs, ſes meilleures amies luy eſtoient inſupportables, elle ne pouvoit plus ſouffrir ſon amant, & au lieu de ces momens heureux qui leur donnoient tant de vivacité, ils n'avoient plus que des converſations triſtes, accompagnées de repentirs & de mille reproches, ils ne laiſſoient pas de chercher enſemble des expediens pour ſe tirer d'af-

d'affaires ſans ſe perdre; mais la Demoiſelle qui eſtoit obligée d'eſtre la plus grande partie de la journée auprés de ſon Pere & de ſa Mere ſans qu'elle pût ſe diſpenſer de ſe devoir, ſur aucun pretexte, ne comprenoit pas qu'il fût poſſible de leur cacher ſon mal-heur; & cependant elle aymoit mieux mourir que de ſe reſoudre à les en informer, ſi elle feignoit une maladie, elle prevoyoit que le Medecin ordinaire de la maiſon, qui étoit un homme incorruptible, ne manqueroit jamais d'avertir ſes parens de ſon incommodité; les femmes qui la ſervoient luy eſtoient ſuſpectes, tout l'embaraſſoit, enfin elle n'enviſageoit que des honneurs & un deſeſpoir inevitable: le Marquis affligé de la voir en ce cruel eſtat, s'adreſſa à un Medecin qu'il connoiſſoit pour nu homme d'eſprit,

ſprit, & aprés luy avoir fait confidence de l'avanture & de toutes les difficultez qui s'y rencontroient il luy demanda ſon ſecours; le Medecin qui eſtoit une homme fort adroit luy promit de le ſervir & s'engagea meſme de faire accoucher la Demoiſelle en preſence de ſes parens ſans qu'ils s'en apperçeuſſent: il luy donna par avance une recepte pour l'empêcher de groſſir, & luy apprit un moyen aſſeuré pour éviter que ſon Medecin ordinaire ne peut connoiſtre ſon incommodité: il luy donna enſuite d'autres expediens pour l'introduire chez ſa maiſtreſſe, & en chaſſer le Medecin de la maiſon: le Marquis en rendit compte à ſa maîtreſſe qui eut beaucoup de peine à croire toutes ces merveilles, elle ne laiſſa pas de ſe ſervir de la recepte, qui ſe trouva fort bonne, ce qui

luy donna tant de foy pour tout le reste, qu'elle se détermina à faire tout ce que ce Medecin luy conseilloit; s'estant mise au lit sur le pretexte d'une colique ses parens allarmez, ne manquerent pas de faire appeller leur Medecin ordinaire qui luy ordonna plusieurs remedes, mais avec si peu de succez, que la Demoiselle continüoit toûjours à se plaindre qu'elle souffrit des douleurs tres-violentes, souhaittant quelque fois la mort, comme un secours à ses grands maux; le Medecin qui avoit déja mis en usage tout ce que Galin & Hypocrate luy prescrivoient en pareille occasion ne sçavoit plus quel remede luy ordonner; le Pere & la Mere estoient dans la derniere consternation d'entendre les cris de leur Fille qui demandoit à toute heure qu'on l'étouffât, ou qu'on luy don-

donnât du poiſon pour la délivrer de mille & mille douleurs qui luy déchiroient les entrailles. Le Marquis qui alloit quelquefois dans cette maiſon feignant d'eſtre touché de voir une famille ſi deſolée, dit un jour au Pere de ſa Maiſtreſſe qu'il avoit oüy parler d'un fameux Medecin qu'il luy nomma, qui avoit un Remede merveilleux pour la colique, dont il faiſoit tous les jours des experiences extraordinaires ; le Pere qui avoit une confiance extréme à ſon Medecin le conjura neantmoins de ne trouver pas mauvais qu'il en fiſt venir un autre dans cette occaſion, puiſque la vie de ſa Fille luy eſtoit plus precieuſe que toutes les choſes du monde; le Medecin qui craignoit les ſuites d'une maladie qu'il ne connoiſſoit point, ne fut pas faché qu'un autre ſe chargeât d'une affaire qui

luy paroiſſoit ſi delicate, & parla même fort avantageuſemẽt de ſon confrere; on le fait appeller en diligence, & il arrive dans le temps que la malade faiſoit peur à tout le monde par ſes plaintes & par ſes cris : il l'examine, il interroge ſes femmes, & aprés avoir fait toutes les grimaces accoûtumées en pareille occaſion, il parle de ſon mal en des termes que perſonne n'entendoit & qu'il n'entendoit peut-eſtre pas luy-meſme : il ſe plaint enſuite qu'on l'a envoyé querir trop tard, que cette maladie eſt fort dangereuſe, & qu'il ne ſçauroit la guerir ſans y employer un temps conſiderable ; mais que ſi on veut le laiſſer faire il en répond ſur ſa teſte : les parens qui deſeſperoient déja de ſa vie, ravis de trouver un homme de cette reputation qui s'engageoit de la guerir le conjurerent de n'y perdre point de

de temps, & ſur toutes choſes de luy appaiſer les cruelles douleurs qu'elle ſoûfroit; le Medecin les conſole & leur promet meſme de luy faire paſſer ſes tranchées ſur l'heure : il tire de ſa poche, un petit flacon qui eſtoit remply d'Eau jaunie, & en donne à boire à la Demoiſelle qui eſtoit d'intelligence avec luy : auſſi-toſt qu'elle en euſt beû elle declara qu'elle ne ſentoit plus de mal, toute la famille applaudit au Medecin, & on le regardoit déja comme le premier homme du ſiecle; le lendemain les douleurs recommençent la Demoiſelle crie, on court au Medecin qui arrive & les appaiſe comme le jour precedent, enfin pendant qu'il feignoit de luy ôter la cauſe de ſon mal, il accoûtume ſi bien tout le monde à l'entendre crier, que les femmes qui la ſervoient ne s'en mettoient plus en

peine, lorſque le Medecin y eſtoit; ayant ainſi diſpoſé toutes choſes, il l'accoucha preſque en preſence de ſes parens & enleva l'enfant ſans qu'ils en euſſent aucune connoiſſance; le Medecin fut liberalement recompenſé, & l'affaire ſe paſſa avec tant de ſecret, que la Demoiſelle a épouſé depuis ce temps-là un homme fort conſiderable dans le monde, ſans que la plus forte mediſance ait jamais donné la moindre atteinte à ſa reputation, tant il eſt vray que le ſecret favoriſe les Amans.

FIN.





COMPLIMENT
DES VERTUS
AU ROY.

Sur la Naiſſance de Mr. le Duc de Bourgogne.

HERCULE ayant eſté receu au nombre des Dieux, les Vertus qui ſe trouverent ſans protection, ſe diſperſerent dans le mon-

monde; la Valeur, la Magnificence, & la Liberalité demeurerent auprés des Grands; la Prudence & la Justice eurent de la peine à trouver des azyles; la Religion, la Temperance & la Modestie, se retirerent dans des Cloistres; & la plus-part des autres Vertus se cacherent dans des lieux obscurs; celles qui estoient demeurées auprés des Grands, voulurent en plusieurs occa-

occaſions y appeller leurs Compagnes; mais les Vices qui craignoient les Vertus unies, leur firent une ſi cruelle guerre, qu'il leur fut impoſſible de s'aſſembler ; ils eurent même la malice d'abuſer de la ſimplicité des Vertus ; car ils habillerent l'Avarice & l'Hipocriſie des habits de la Religion & de l'Oeconomie, & les introduiſirent dans les Cours par cét artifice:

Ce qui donna tant de chagrin aux Vertus, qu'elles reſolurent d'aller toutes nuës, afin d'éviter de pareilles tromperies à l'avenir. Les Vices qui ne perdoient point d'occaſion de ſe fortifier contre les vertus, & qui ſçavoient que la Cour aime le faſte & tout ce qui a un exterieur apparent, prirent des habillemens magnifiques, & inſpirerent tant de mépris aux

Grands pour la ſimplicité des Vertus, que la Prudence & la Juſtice ont deſeſperé pendant pluſieurs ſiecles, de pouvoir jamais r'aſſembler toutes leurs Compagnies. La Vigilance qui ne ſe rebutoit point, leur écrivit ſouvent, & les exhorta de faire de nouveaux efforts pour tâcher à ſe joindre; mais la pluſpart des Vertus s'étoient ſi fort accoûtumées au ſilence & à

la retraite, qu'elles regardoient les Cours comme des lieux inacceſſibles pour elles, & ne ſe donnoient pas ſeulement la peine de répondre aux ſoins de la Vigilance, juſques à ce que la Religion, la Juſtice, la Valeur, & la Prudence s'eſtant rencontrées à la Cour de LOUIS LE GRAND, elles eurent pluſieurs conferences, & ſe trouverent ſi ſatisfaites de la

forte

forte inclination que ce Monarque témoignoit pour leurs Compagnes, qu'elles resolurent de les en informer, & de les presser de se rendre incessamment à Versailles, où elles trouvoient à propos de s'établir, puisque le Roy leur y faisoit preparer un Appartement. La Verité, la Vigilance, la Force, la Liberalité, l'Industrie & la Clemence y arriverent les premie-

res; mais d'autres Vertus qui s'eſtoient fait une idée extraordinaire des Cours des Princes, eurent de la peine à quitter leurs retraites, ne comprenant pas que la Temperance, l'Oeconomie, la Moderation, & la Modeſtie pûſſent s'accommoder auprés des Rois, qui ne reconnoiſſent d'autres Loix que leur volonté. L'Induſtrie s'étant aviſée que toutes les actions du Roy

ref-

reſſemblent à celles d'Hercule, écrivit aux autres Vertus, qu'elles pouvoient ſe rendre à Verſailles en toute ſeureté, & qu'elles y trouveroient un Hercule nouveau, qui n'avoit pas moins d'affection pour elles que leur ancien Protecteur, & ſçachant le credit que la Religion a toûjours eu auprez de la Chaſteté, elle luy conſeilla de luy écrire pour l'exhorter de ſe rendre à l'Aſ-

l'Aſſemblée. Les Vertus ſe réveillerent au ſeul nom d'Hercule, & ſe rendirent en foule à Verſailles : la Chaſteté même y arriva ; mais ayant de la peine à s'accoûtumer à la Cour, elle demeura quelque temps cachées dans le Cabinet de la Reine : Les autres Vertus qui découvrirent ſa retraite, luy tendirent les bras & l'obligerent d'entrer dans le grand Appartement du Roy, que

que l'Invention & la Magnificence avoient pris ſoin de meubler, pour y recevoir cette noble Compagnie.

Les Vertus aprés avoir eſté errantes tant de ſiecles, ſe trouverent ſi ſatisfaites de ſe voir enſemble, qu'elles furent long-temps à ſe témoigner leur joye reciproque. La Vigilance leur repreſenta que ce n'eſtoit pas aſſez d'eſtre arrivées à la Cour, qu'il falloit ſonger

ger

ger aux moyens de s'y maintenir ; parce que les Vices y avoient plusieurs partisans secrets, qui pourroient insulter les Vertus, lors qu'ils en trouveroient quelqu'une à l'écart : Alors la Sagesse voulut insinuer à ses Compagnes qu'elles ne devoient point avoir d'inquietude la-dessus, & leur fit remarquer qu'elles avoient à la Cour des Amis puissans, qui doivent leur

for-

fortune aux Vertus, & qui par reconnoiſſance ne manqueroient pas de les proteger dans les occaſions. Mais la Gloire qui a auſſi un Appartement à Verſailles, s'étant rencontrée dans celuy des Vertus, interrompit leur converſation, & declara que perſonne ne pouvoit ſe faire honneur de proteger les Vertus auprés du Roy, qui les aime toutes, & les pratique ſi bien, qu'il ne donne

jamais ſon eſtime qu'à ceux qu'elles luy preſentent. La Moderation aprés avoir applaudy au diſcours de la Gloire, témoigna neanmoins que les Vertus ne laiſſoient pas d'avoir de l'obligation aux Perſonnes qui leur rendoient de bons offices auprez du Roy.

Quoy que les Vertus fuſſent fort occupées auprez du Roy, la pluſpart ne laiſſerent pas de ſe trouver aux Couches

de

de Madame la Dauphine; Mais ayant remarqué que le Roy recevoit des Complimens de toutes parts ſur la Naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, elles crûrent que il eſtoit de leur devoir de témoigner auſſi par un Compliment qu'elles participoient à la joye de toute la France; elles convinrent même qu'il eſtoit à propos de choiſir celle d'entr'eux qui ſeroit la plus agrea-
ble

ble au Roy, afin de porter la parole en cette occaſion : Ce qui fit naiſtre une noble conteſtation, bien differente de celles qui arrivent d'ordinaire dans les autres Deliberations, où chacun tâche d'eſtre preferé à ſon compagnon. Dans celle-cy toutes les Vertus ſe vouloient ceder reciproquement, & ſans ſe ſouvenir de leur intereſt particulier, elles trouvoient mille rai-
ſons

ſons en faveur de leurs Compagnes : Cependant la pluſpart furent d'avis de preferer la Religion, par la connoiſſance qu'elles avoient du pouvoir qu'elle a ſur l'eſprit du Roy, qui l'a rétablie en tant de Provinces differentes, & qui a toûjours eu ſoin de la faire entrer la premiere dans toutes les Villes, où la Juſtice, la Valeur & la Gloire l'ont conduit: On parla même de la nou-

nouvelle marque de faveur qu'il vient de luy donner, en établiſſant les Miſſionnaires au milieu de ſa Cour, & dans la plus agreable de ſes Maiſons; Mais toutes les Vertus admirerent particulierement la ſage conduite que ce Prince a tenuë dans toutes les affaires qui ont eu rapport à la Religion, & conclurent qu'étant ſi bien auprés du Roy, il falloit neceſſairement qu'elle portaſt la parole:

le : la Religion qui étoit conſeillée par l'Humilité, avoüa qu'elle eſtoit fort ſatisfaite des ſoins du Roy, & promit de ſervir utilement ſes Compagnes auprés de ce Monarque ; Mais elles les pria à même temps de la diſpenſer de l'honneur qu'elles vouloient luy faire, & tâcha de leur perſuader qu'il eſtoit bien plus à propos de donner cette commiſſion à la Juſtice, qui eſt ſi bien avec le Roy, que

ce Prince ne manque jamais de la conſulter dans les affaires ordinaires comme dans les grandes, ſe ſoûmettant tousjours à ſes ſentimens, quand ils ſeroient même contre ſes propres intereſts : Les Vertus qui eſtoient déja accoûtumées à ſuivre la Juſtice, voulurent l'obliger à les conduire chez le Roy : Mais elle les remercia, en leur faiſant entendre que la Valeur les conduiroit bien mieux qu'elle ; Puiſque

ſans

ſans parler de tant d'Ennemis défaits, & d'un ſi grand nombre de Places priſes d'aſſaut, elles n'avoient qu'à jetter les yeux ſur le paſſage du Tolus, qui eſt peint au bout de la Galerie, & qu'elles pourroient juger parlà, ſi elle a du credit auprés du Roy. Alors la Valeur regarda fierement la Juſtice, & aprés luy avoir reproché qu'elle ſeule l'avoit empeché de profiter de l'aſcendant qu'elle a ſur

l'eſprit du Roy, elle de-
clara qu'elle ne ſçavoit
point haranguer, & pro-
poſa de donner cette
commiſſion à la Vigilan-
ce, aſſurant qu'elle eſt
en grande conſideration
auprés du Roy, comme
l'on peut le juger par
l'ordre admirable qu'il
a dans toutes ſes affaires,
par l'exacte Diſcipline
qui eſt obſervée par ſes
Troupes, par la ſeure-
té qu'il y a de voyager
dans toutes les Terres
de ſon obeïſſance, & par
l'a-

l'abondance qui eſt dans ſes Armées en toutes les ſaiſons. Toutes les Vertus auroient ſuivy le ſentiment de la Valeur ; ſi la Vigilance elle même n'eût prié ſes Compagnes de ſonger que la Moderation a tant de pouvoir ſur l'eſprit du Roy, qu'on ne s'eſt jamais apperceu que ce Prince ait rien fait avec emportemẽt, ny qu'il ait dit en aucun temps rien de fâcheux à perſonne. Les vertus touchées de

raiſons preſſerent la Moderation de faire leur Compliment au Roy, & l'auroient peut-eſtre forcée à s'en charger malgré ſa reſiſtance, ſi la Modeſtie ne l'eût ſecouruë, en repreſentant aux autres Vertus qu'elles ne devoient pas l'obliger à prendre cette commiſſion contre ſa volonté: A même temps la Moderation inſinüa adroitement, que cét employ conviendroit bien mieux à la Magnificen-

ficence, qui eſt une Vertu qui a toûjours frequenté les Cours, & qui connoiſt le genie des Princes; le Palais de Verſailles, les Ecuries, les Eaux, les Jardins, & les riches Meubles dont tous les Appartemens ſont parez étans des preuves ſuffiſantes de l'affection que le Roy a pour elle: La Magnificence l'interrompit, & aſſeura qu'elle n'accepteroit jamais cét honneur, ſcachant bien qu'il

n'y avoit aucune de ſes Compagnes qui ne meritaſt de luy être preferée ; elle declara meſme que l'Invention avoit plus de part qu'elle a toutes les choſes rares qu'on voit à Verſailles, & fit remarquer aux autres Vertus des Lits, des Tapiſſeries, des Luſtres, de vaſes & pluſieurs jets d'Eau d'une invention nouvelle, & en plus grand nombre qu'il n'y en a dans tout le reſte de l'Europe. Les Vertus admire-

mirerent les ouvrages de l'Invention, & furent ſurpriſes de voir un Canal qui porte de gros Vaiſſeaux dans un lieu où il n'y avoit ny Source ny Riviere : elles ſe preparoient à luy donner leurs ſuffrages, jugeant bien qu'elle n'eſtoit point mal à la Cour: Lors que l'Invention honteuſe de ce que tant de grandes Vertus vouloiēt luy ceder, s'en deffendit avec beaucoup de ſoûmiſſion, & parla

ſi avantageuſement de la Prudence, & du pouvoir qu'elle a ſur l'eſprit du Roy, que les Vertus demeurerent d'accord que la Prudence avoit eu beaucoup de part à tant d'heureux ſuccez qui font admirer la conduite du Roy, & envier le Bonheur de la France ; elles convinrent même qu'elle reüſſiroit parfaitement bien à complimenter le Roy, de la part des Vertus. La Prudence les conjura de l'en diſpen-
ſer,

ſer, & propoſa la Sageſ-
ſe, comme une Vertu
fort familiere avec le
Roy,& qui s'acquiteroit
dignement de la com-
miſſion dont il s'agiſſoit:
Les Vertus approuve-
rent la propoſition de la
Prudence, eſtant bien in-
formées des relations
particulieres que la Sa-
geſſe a avec le Roy , qui
ſe conforme à ſes con-
ſeils,& qui la conſulte en
tout ce qu'il fait,comme
il paroiſt dans toutes les
Actions de ce Monar-

que, & par tous ſes diſcours qui ſont ſi juſtes, qu'il ſemble que la Sageſſe meſme les ait dictez. Toutes ces raiſons obligerent les Vertus à la prier inſtamment de ſe mettre à leur teſte, & de faire un compliment au Roy, de leur part. La Sageſſe inexorable aux inſtantes prieres de ſes Cõpagnes, refuſa l'honneur qu'on vouloit luy faire, & dit des choſes ſi ſurprenantes de la tendre affection que le Roy

a pour la verité, qu'elle persuada les Vertus de donner cét employ à la verité; elles le luy offrirẽt toutes, & la conjurerent de l'accepter: La verité ne se deffendit point de les satisfaire: mais elle leur representa que cette commission ne luy convenoit point; puisqu'en pareille occasion on avoit toûjours acoûtumé de flater les Princes; ce qu'elle ne sçauroit faire: Les Vertus voyant qu'elle

n'avoit point d'autre raiſon pour ſe diſpenſer d'accepter cét employ, la firent convenir que les grandes Actions du Roy luy fourniroient aſſez de matiere pour faire pluſieurs complimens, ſans qu'elle eût jamais beſoin du ſecours de la flaterie : Enfin la Verité perſuadée que le Roy meritoit toutes les loüanges qu'on pouvoit luy donner, ſe chargea du compliment: La Religion propoſa neantmoins

moins d'attendre au jour de Saint Louïs; parce que comme les Vertus ne ſçauroient rien ſoûhaiter de plus grand à Monſeigneur le Duc de Bourgogne, que de reſſembler au Roy; auſſi ne pouvoient-elles pas faire de ſouhait plus digne du Roy que d'imiter Saint Loüis; Mais la Juſtice dit que tous les jours de la vie du Roy eſtoient aſſez remarquables, ſans qu'il fût beſoin d'en affecter aucun
pour

pour luy faire des Complimens. Toutes les Vertus approuverent le sentiment de la Justice. Cependant il se presenta une autre difficulté qui ne fut pas si facile à resoudre : Car les Vertus qui s'étoient determinées d'aller nües, depuis qu'elles avoient remarqué que les Vices imitoient leurs habillemens, ne songeoient point à changer cette coûtume ; Lors que la Prudence leur representa, que puis-

puiſqu'elles eſtoient é-
tablies à laCour, la bien-
ſeance vouloit qu'elles
fuſſent habilliées. Les
Vertus les plus ſeveres
s'éleverent d'abord con-
tre cette propoſition: La
Prudence ne ſe rebuta
point, & continüa de
leur repreſenter qu'il
faloit garder plus de
meſures à la Cour qu'-
ailleurs, & que les Ver-
tus pourvoient, ſans ſor-
tir de leur Caractere,
& ſans changer leurs
mœurs, eſtre habilliées,
& avoir un exterieur
careſ-

careſſant, de peur d'effaroucher les Courtiſans; Elle leur dit même que les Vertus & particulierement la Religion, avoient pluſieurs Partiſans à la Cour qui ſuivoient toutes leurs Maximes, & qui ne laiſſoiēt pas d'eſtre habillés comme les autres Courtiſans. Les Vertus qui ſont fort dociles, ſe rendirent à ſes raiſons, & conſentirent à s'habiller. La Verité ſeule n'en fut point touchée, & declara qu'elle
iroit

iroit tousjours nuë. La Magnificence voyant que la plusſpart des Vertus eſtoient determinées à s'habiller, leur offrit des habillemens fort riches; Mais la Modeſtie qui fut prépoſée pour en faire le choix, les prit tous conformes à ſon humeur. Enfin deux jours aprés la Feſtes de S. Loüis, la Verité toute nuë accompagnée des autres Vertus habillées, ſe preſenta au Roy, & luy parla en ces termes.

SIRE.



SIRE,

LES Vertus m'ont choiſie pour vous rendre leurs hommages, & pour vous témoigner la part qu'elles prennent à la joye que vous venez de recevoir par la Naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, étant perſuadées qu'il les aimera & les favoriſa comme vous: Car ſoit qu'il vous reſſemble, ou à Monſeigneur le Dauphin, qu'il tienne de la Reine; ou qu'il ait les inclinations de

ſon illuſtre Mere, il ne ſçauroit manquer d'aimer les Vertus : On ſuccede aux Royaumes ; mais il faut acquerir les Vertus. Tous les ſiecles ont produit des Conquerans : Cependant le Monde n'en avoit jamais vû qui eût comme vous toutes les Vertus à ſa ſuite. C'eſt par elles, SIRE, que vous eſtes honoré des Etrangers, aimé de vos ſujets, & adoré de tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher ; & vous eſtes bien moins puiſſant par vos Victoires que vous ne l'êtes par vos Vertus. Vous voyez comme elles vous ſervent dans la Paix, & vous avez enco-

encore la memoire recente des importans ſervices qu'-elles vous ont rendu pendant la Guerre. La Vigilance vous a t'elle obandonné un ſeul moment? Et ne ſemble-t'il pas que tant d'Etats que nous avons veus armez contre vous, ne ſe fuſſent liguez que pour donner plus de gloire à voſtre Valeur qui les a vaincus tous enſemble. Ces meſmes Etats ſe ſont deſunis les uns des autres pour traiter la Paix, afin que la foibleſſe de chacun d'eux en particulier, fiſt éclater davantage voſtre Moderation, & qu'il parût à tout l'Univers que la Paix que vous leur avez don-

donnée, eſt une grace que vous leur avez faite. Cette Paix a eſté pour vous une nouvelle Victoire, plus grande encore que toutes celles qui l'ont precedée; puiſque c'eſt par celle-là que vous ſurmontant vous-meſme vous avez vaincu le vainqueur de tant de Rois. Nous ne ſçaurions porter nos vœux plus loing, que de ſouhaitter que Monſeigneur le Dauphin & Monſeigneur le Duc de Bourgogne puiſſent imiter vos grandes Actions & voſtre ſage conduite; Mais comme l'on n'apprend pas à bien regner en un jour, nous eſperons auſſi que vous paſ-
ſerez

ſerez la meilleure partie du Siecle qui vient, à les inſtruire, & à leur apprendre le Métier des Rois, que les autres Monarques avoient ignoré, & que vous ſeul ſçavez parfaitement. La Poſterité auſſi-bien auroit de la peine à croire tous les Prodiges que l'Hiſtoire publiera de vous; Et il eſt neceſſaire que les Succeſſeurs de vos petits-fils puiſſent ſe vanter dans les autres Siecles d'avoir vû en Original ce parfait Modele des Rois.

PRECHAC.

